

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Robert Bouthillier et le fond des choses : préserver le patrimoine oral

Isabelle Crépeau

Volume 31, numéro 3, hiver 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1578ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

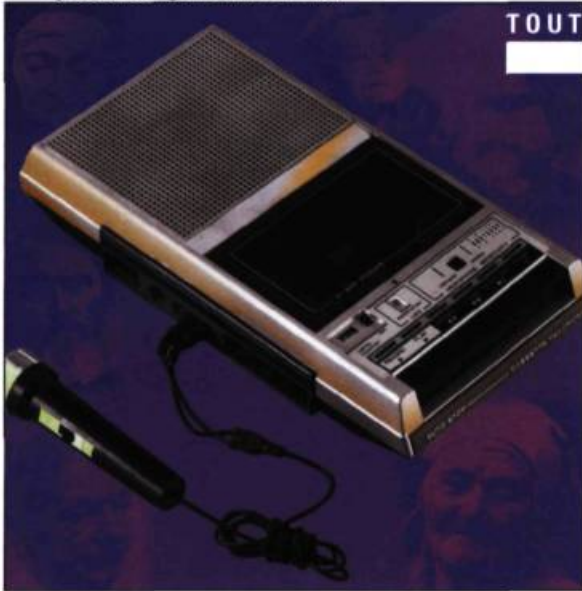
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Crépeau, I. (2009). Robert Bouthillier et le fond des choses : préserver le patrimoine oral. *Lurelu*, 31(3), 95–96.



Robert Bouthillier et le fond des choses : préserver le patrimoine oral

Isabelle Crépeau

C'est en 1944 que Luc Lacourcière fonde les Archives de folklore et d'ethnologie de l'Université Laval. Composé de manuscrits et surtout d'enregistrements, ce fonds reste unique comme source de documentation sur la culture française en Amérique du Nord. C'est tout un trésor de mémoire qui repose là : plus de dix-mille heures d'enregistrements comprenant des chansons, des faits de folklore et, surtout, des contes et légendes par milliers. Parmi ceux qui ont voyagé, magnétophone sous le bras, pour aller à la rencontre de ces gens et en cueillir le vivant savoir, il y a eu Robert Bouthillier.

Le patrimoine vivant

Directeur du Conseil québécois du patrimoine vivant, chercheur, chanteur, conteur, ethnologue, Bouthillier reste l'un des plus fervents experts de la culture orale traditionnelle.

De son aveu même, venant de la ville, il n'était pas né au sein d'une famille porteuse de tradition. Mais la chanson folklorique occupait alors une belle place dans les boîtes à chanson. Cette matière l'a intéressé tout de suite. En écoutant le disque *Québec-Acadie*, il entre pour la toute première fois en contact avec un document d'archives. C'est une révélation : «J'y entendais de la chanson folklorique, mais autrement... Des enregistrements de terrain, des p'tits grands-pères, des p'tites grands-mères... J'ai trouvé ça extraordinaire! Au dos du disque, j'ai lu : Archives de folklore de l'Université Laval. Je me suis dit que c'était là que je voulais aller!»

Il s'inscrit à l'Université Laval en 1970. Captivé d'abord par le répertoire chanté, il ne tarde pas à découvrir le conte à travers les enseignements de Luc Lacourcière et de Jean Duberger. «Je comprenais que cette matière était millénaire, immémoriale... que l'on pouvait retrouver des versions d'un

même récit chez nous et en Égypte. Cela a eu l'effet d'un véritable choc culturel : tous mes modèles préconstruits sur ce que sont la culture, la tradition et le conte étaient casés en morceaux.»

Bien qu'intéressé par la matière théorique relative au conte et à la parole narrative, Robert Bouthillier trouve aride, au premier abord, l'écoute des enregistrements de contes. Il s'y forme lentement l'oreille. En suivant les séminaires de Luc Lacourcière, il commence à prendre la mesure de toute l'humanité de ces rencontres captées sur bandes sonores. «C'est son témoignage ainsi que sa façon vivante de nous parler de ces gens qu'on entendait qui m'ont permis de saisir cette dimension qu'on ne trouvait pas sur l'enregistrement.»

Pour son projet de recherche sur la chanson, il se retrouve à Tracadie, au Nouveau-Brunswick. Il y fait la rencontre d'un chanteur-conteur, Hilaire Benoît, fils de tradition. Venu là pour les chansons, le jeune étudiant en profite pour recueillir les contes qu'Hilaire lui propose. M. Benoît, resté sans enfants, est ravi de prêter ces récits à des oreilles attentives : «C'est là que j'ai vraiment compris ce qu'était que le conte. Ça m'a totalement pénétré. Il y avait cette relation intime avec une personne, ce n'était pas de l'écrit, ce n'était pas qu'une matière. C'était quelque chose qui habitait quelqu'un et qu'il pouvait me transmettre! Mon intérêt, au départ théorique, s'est mué en quelque chose de plus profond, s'inscrivant dans ce que j'appelle l'humanité de ces choses-là, la manière dont une culture habite une personne, un milieu, une collectivité... J'ai su que le conte était une chose phénoménale dans la vie. Qu'il n'était pas juste sur un bout de papier ou un bout de bande magnétique. Mon travail de collecte m'a permis de connaître une culture dans sa profondeur, et non seulement dans sa trace.»

Porteurs de mémoire

Tous ces enregistrements ont suivi le chemin normal des collectes ethnographiques pour rejoindre la grande mémoire des Archives. Presque tous ces porteurs de mémoire, conteurs de pure tradition, sont maintenant décédés, et la seule façon d'accéder de nouveau à cette matière reste la fréquentation de ces précieuses archives sonores.

Robert Bouthillier en mesure toute la portée : «Pendant des siècles, voire des millénaires, le conte avait une place centrale parce que c'était un des seuls éléments d'expression culturelle qui avait ce pouvoir de nous projeter en dehors de notre réalité. On ne consommait pas de culture à cette époque-là. On faisait pousser son blé, on élevait son cochon et on faisait des veillées. Sans radio ni télé, les gens qui, en majorité, ne savaient pas lire devaient meubler eux-mêmes cet espace mental. Tant que la société a fonctionné sur ce système autarcique de production des biens et de la culture, de la parole et du divertissement, le conte est resté roi. Cela a duré jusqu'à l'avènement de l'électricité. Mais à partir du moment où les gens n'ont plus besoin de créer pour se divertir parce qu'il suffit désormais de tourner simplement un bouton pour le faire... il n'y a plus de place pour les contes. De ce moment, ceux qui les portent ne trouvent plus d'auditoire et le conte n'a plus sa place. Je ne suis pas contre le progrès mais, forcément, si on veut que le conte retrouve une place dans le vécu et dans la culture, ce sera désormais une place différente. Le conte comme matériau populaire, partagé, qui participe à la vie d'une collectivité, est sans doute du passé... Ce qui ne veut pas dire que ce n'est pas récupérable. Cela est possible, ne serait-ce qu'en racontant des histoires à nos enfants, le soir, plutôt qu'en leur faisant la lecture; c'est une tradition immé-



R. Bouthillier contant au Sergent Recruteur en 2007.
(photo : Frédéric Laporte)



Le CQPV a ses bureaux au Centre Alyne-Label, boulevard Langelier, à Québec.

moriale. Les grands-parents de tous les pays du monde de tous les siècles passés ont fait ça.»

Robert Bouthillier se considère infiniment privilégié d'avoir eu accès à la parole de ces derniers porteurs de tradition. Cela lui a permis de réfléchir sur le fonctionnement de la mémoire, sur les modes de transmission, sur la manière dont un récit vivant traverse le temps en se transformant d'un porteur à l'autre : «Le récit s'hybride en un mouvement d'adaptation continu et continu de la matière orale, au fur et à mesure des narrations et des non-narrations, des oublis et des reconstructions, des répétitions du récit... Le conteur de tradition n'a jamais appris quelque chose par cœur : il le dit. Il connaît très bien son récit et le livre dans une parole narrative qui n'est absolument pas figée. Il s'agit d'une parole libre, tout le temps. Le conte traditionnel repose sur cette liberté. Les gens intégraient le récit, ses éléments constitutifs, ses motifs, ses épisodes dans leur mémoire, et ils développaient des mécanismes reconstitutifs pour rebâtir cette séquence narrative. La parole narrative a une stylistique et une esthétique particulières auxquelles on devrait s'arrêter plus souvent. Et pour comprendre la nature de cette parole, il faut prendre le temps de fréquenter des conteurs de tradition, ou encore les documents qui retracent cette parole.»

Malheureusement, les archives de folklore restent très peu consultées par ceux qui pourraient devenir médiateurs : conteurs, écrivains, enseignants et animateurs... Il y a pourtant des centaines, voire des milliers de contes déposés aux Archives de folklore de l'Université Laval, ainsi qu'au Centre d'études acadiennes de l'Université de Moncton, entre autres. Bouthillier insiste : «C'est accessible au public. Pas besoin d'être universitaire ou étudiant pour y aller. On peut y avoir accès et même obtenir des copies des enregist-

tements. Puis la question est de savoir : comment utiliser cette matière-là et en devenir médiateur? Je n'ai pas de réponse toute faite. Je ne suis pas pédagogue.»

Oralité

Robert Bouthillier suggère tout de même aux enseignants qui veulent travailler l'oralité avec leurs élèves de leur faire entendre un document sonore, puis d'en faire lire une transcription ou de comparer une version écrite du même conte pour souligner justement l'essence orale du récit entendu. Il propose ensuite d'inviter les élèves qui auront écouté deux ou trois contes à raconter à leur tour ce qu'ils ont entendu.

Entre toutes les définitions qu'englobe le mot conte, le chercheur admet qu'il est parfois difficile de s'y retrouver : «Les gens ne savent plus ce que signifie le conte. Un mot dont ils ne comprennent pas la multiplicité des sens et dont ils ne voient pas non plus la multiplicité des esthétiques. Je constate à quel point le terme est polysémique. Mon choix, quand je parle de conte, c'est de parler de contes populaires de tradition orale. De ces contes qui viennent de l'oralité et qui, à mon avis, peuvent continuer à y vivre encore. Le conte reste sujet à toutes sortes de déclinaisons, d'interprétations et de perceptions différentes. C'est phénoménal que cette matière venue de si loin ait réussi à traverser les siècles et les continents... Quand on réalise qu'un même récit est connu dans cinquante langues différentes! Si on ne s'en soucie pas, on risque de perdre l'un des trésors de l'humanité. Il y a une sensibilisation à faire. Nous sommes émus parce qu'il ne reste que quelques centaines de baleines dans le monde, mais il y a quelques milliers de contes qui sont en voie de disparition aussi. La perte pour l'humanité serait aussi importante que celle des baleines. Ce ne sont pas les traces, ni celles écrites, ni celles

fixées sur des bandes magnétiques, qui vont permettre de retrouver l'essence du conte. Ça prend quelque chose de vivant, sinon ça devient une sorte de musée. Et malheureusement, le musée, c'est déjà une pierre tombale.»

Robert Bouthillier garde tout de même espoir. Même si on ne trouve plus de conteurs naturels, comme Ernest Fradette et Hilaire Benoît, issus de leur milieu d'appartenance et porteurs de cette culture inscrite dans la vie d'une collectivité... ce n'est peut-être pas tout à fait éteint. C'est par les enfants qu'on pourrait réussir à préserver cet extraordinaire bagage. Une idée lui traverse l'esprit : «Et si on demandait aux enseignants et aux enseignantes du Québec de mettre les enfants à la recherche de ces grands-pères et de ces grands-mères qui peuvent encore raconter un conte comme ils l'ont appris?...»

Et si chacun cherchait quelqu'un, près de lui, qui a entendu ne serait-ce qu'une seule histoire qui lui vient de quelqu'un qui l'a lui-même entendue de quelqu'un... et si encore, dans mille ans d'ici...



Sites Web à consulter pour aller plus loin :

Les Archives de folklore de l'Université Laval :
www.archives.ulaval.ca/gestion_des_archives/archives_historiques/archives_de_folklore_et_dethnologie

Le Conseil québécois du patrimoine vivant :
www.cqpv.qc.ca

Le Centre d'études acadiennes de l'Université de Moncton :
www.umoncton.ca/etudeacadiennes/centre/cea.html

Réseau des archives du Québec :
www.rdaq.qc.ca/Archivesdefolklore